

« Hélène Cixous caresse ses amours d'antan »

Le Monde, 9 octobre 2015

Dans ses carnets des années 1960 à 1990, l'écrivaine et dramaturge retrouve l'amante qu'elle était et celui qu'elle aimait. Magnifique Hélène Cixous caresse ses amours d'antan

BERTRAND LECLAIR

Paul Klee disait que l'enjeu de l'art n'est pas de « restituer le visible », mais de « rendre visible ». L'ambition littéraire d'Hélène Cixous est comparable : non pas représenter ce que l'on connaît, mais chercher à « rendre lisible » ce qui jusqu'alors relevait de l'in-lisible de nos vies. On ne lit pas son œuvre pour s'y retrouver, y reconnaître ses propres émotions restituées entre deux pages comme dans un herbier des choses de la vie, mais en quête d'une fraîcheur inépuisable, celle qui jaillit à la conjonction du sens et du son. Il y a là le corollaire d'un credo : la beauté ne se fabrique pas, elle est le fruit éventuel d'une recherche du vif du vivant, dans la musique de la langue, d'une quête inlassable de l'insaisissable vérité de nos existences. Si la maîtrise de l'écrit est indispensable, c'est uniquement parce qu'elle seule permet de s'abandonner au mouvement de la langue comme le plongeur au courant des profondeurs.

De toute façon, et comme l'affirme la première page de *Corollaires d'un vœu* : « Avec les livres, on ne sait jamais, on pense à un livre auquel on adresse toutes ses sollicitations passionnées depuis des mois et parfois des années et, à la dernière minute, comme le jour d'un mariage chez Dostoïevski, le livre fuit, on en épouse un autre dans l'heure, on se demande si ces volte-face sont là pour égarer nos préférences secrètes ou pour les révéler. »

Précisément parce que cette quête reste la même à plus de 75 ans, elle donne une inflexion nouvelle à son œuvre dans l'ensemble en cours, intitulé *Abs-*

tracts et brèves chroniques du temps, dont *Corollaires d'un vœu* est le deuxième volume, après *Chapitre Los* (Galilée, 2013). Ce deuxième « pétale » tombé d'un ensemble rêvé comme une fleur géante s'affirme d'emblée « daté de l'avenir, c'est-à-dire de ma mort ». C'est que l'auteure écrit après la mort de sa mère centenaire, dont elle avait fait l'héroïne protectrice de tant de livres au long des dernières décennies : « Rien, rien ne me sépare plus de la fin » – rien, sinon le livre qui s'écrit comme une invitation à voyager librement dans le temps, plutôt que de camper face à l'avenir dans le déni de la mort.

De surprise en surprise

L'auteur dispose de fait d'une formidable machine à voyager dans le temps : ses innombrables carnets d'écriture, qu'elle relit et qui la relient au temps de leur écriture, dans les années 1960, 1970 ou 1990. Elle vole de l'un à l'autre en quête du secret jusqu'alors inaccessible des amours d'autrefois – et vole de surprise en

Extrait

« Pendant la guerre civile je vis dans la pureté joyeuse d'un beau roman d'aventures avec ma mère et les enfants. On chevauche, on change de sexe à volonté, l'époque est sans passé et sans remords, il n'y a jamais de défaite, on croise Genet avec la marquise d'O, sur la place du Panthéon, ô le bonheur, c'est le règne de la littérature comme réalité. D'ailleurs tous les écrivains du monde font (sans le savoir) Rimbaud, à Paris, on ne peut pas manquer une telle imitation de l'Apocalypse. Cette fois on s'abreuve à un vrai fleuve. Ensuite quand il n'y aura plus rien dans les rues, quand les voitures calcinées et les arbres déracinés seront rentrés dans la Grande Poubelle, quand il ne restera plus de réminiscences et que les vieilles affiches seront vendues sur les quais comme des esclaves momifiées, les écrivains viendront redistribuer les Souvenirs. »

COROLLAIRES D'UN VŒU, PAGE 95



LEA CRESPI/PASCO POUR « LE MONDE »

surprise à se relire, découvrant la part obscure de ce qui fut vécu. *Corollaires d'un vœu* traque ainsi, dix ans après sa mort, la trace vivante d'Isaac, le Poète, héros quarante ans durant d'une histoire d'amour à éclipses, pleines de rebondissements, dont le « vœu » du titre est le principal – un vœu que formula Isaac avant de l'oublier, un vœu qui aura donc aussi été le premier aveu de l'amour encore jamais dit alors même qu'il fut vécu dans l'aveuglement violent des ruptures.

Le livre s'écrit ainsi au présent d'autrefois, l'émotion revient à titre-d'ail, cristalline, et plus encore lorsque nous sommes conviés à ce festin de mots que fut Mai 68, au long de pages magnifiques, qui vibrent d'une vérité inédite pour dire ce moment où le besoin de lire s'estompait, tant la ville elle-même avait « la pureté joyeuse d'un beau roman d'aventure ».

Le lecteur, à défaut de savoir voyager lui aussi, éprouve physiquement le battement des ailes du temps, de grandes ailes soyeuses de chauve-souris, prêtes à

l'emporter. La sensation de caresse est si prégnante que l'on ne peut s'empêcher de penser à une merveilleuse question posée par Jacques Derrida, dont l'ombre portée hante ces pages qui le nomment deux fois : à qui donc appartient la caresse, à celui qui la donne, ou à celui qui la reçoit ? La question était un brin retorse, évidemment, parce que la caresse n'appartient à personne ; elle est, au présent partagé de l'échange (à contrario, la peau hérissée qui se refuse à la caresse n'en fait-elle pas une agression ?).

Ce livre en témoigne, une fois de plus : la littérature non plus n'appartient à personne, ni à celui qui l'écrit, ni à celui qui la lit, quand elle advient. Elle est, au pur présent de l'échange, pour qui ne se hérisse pas à son approche mais en maintient le vœu, au contraire, l'amour en corollaire. ■

COROLLAIRES D'UN VŒU.
ABSTRACTS ET BRÈVES
CHRONIQUES DU TEMPS, II,
d'Hélène Cixous,
Galilée, 160 p., 26 €.